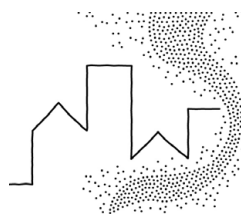


Archi Logie Lyonnaise

Livret de réponses ...

... Et d'histoires !



SEMILLAS

Une fabrique de la ville de demain

Avant de commencer... // Notice et explications

Dans ce livret, tu trouveras ...

p. 2-5

Les solutions du jeu

Avec un abécédaire adapté au mode de jeu coopératif et les frises « Curieux » et « Connaisseur » pour le mode de jeu collaboratif

À savoir : Pour chaque carte, la date de référence est celle de fin des travaux, à l'exception de certains édifices anciens dont les chantiers se sont étalés sur plusieurs siècles. Dans ce cas de figure, c'est la date de la construction la plus ancienne encore présente qui est choisie. Dans le jeu, il s'agit des cartes suivantes : Théâtre Gallo-Romain, Amphithéâtre des Trois Gaules, Basilique d'Ainay, Cathédrale Saint-Jean, Musée des Miniatures et du Cinéma, Collège-Lycée Ampère.

p. 6-30

Les histoires qui se cachent derrière chaque carte

Avec des récits accompagnés de photos

Alors, ça y est, la frise chronologique d'*ArchiLogie* est reconstituée ? Tu as envie d'en savoir plus ? Dans ce cas, ces pages sont faites pour toi ! Dans cette deuxième partie, tu pourras remonter le temps et retracer l'histoire lyonnaise à travers ses différents bâtiments... mais pas que ! En effet, l'architecture pouvant s'exprimer de bien des manières, tu y retrouveras également des places, des fontaines, des parcs, des fresques...



Pour aller plus loin ...

Une fois la frise reconstituée, tu peux comparer les styles des bâtiments et les matériaux utilisés. Quelles sont les similitudes et les différences que tu relèves ? Arriverais-tu à créer des familles ?

Les cartes du jeu peuvent être tirées au sort ou votées afin de définir les visites de certains bâtiments, ou bien pour devenir support d'exposés ludiques dans le cas d'une classe.

Tu l'auras compris, ces cartes simples peuvent être déclinées dans d'autres jeux, comme par exemple un « qui est-ce ? » version architecture, des devinettes, ou même un dessiner c'est gagné !

Pour finir, les cartes ne sont évidemment qu'une petite sélection d'architectures lyonnaises, alors n'hésite pas à prolonger cette exploration en partant à la découverte de ta ville !

Abécédaire d'ArchiLogie // *Pour un jeu en mode coopératif*

Amphithéâtre Trois Gaules : env. 19 ap. J-C

Archives Départementales : 2014 (sept.)

Barres de Moncey Nord : 1965

Basilique Saint-Martin d'Ainay : XI^e siècle

Basilique de Fourvière : 1884

Cathédrale Saint-Jean : 1175

Centre Commercial Confluence : 2012

Collège-Lycée Ampère : 1607

Cité Administrative d'État : 1988

Cité Internationale : 2006

Clocher-tour place Antonin Poncet : 1677

Cube Orange : 2011

Échangeur de Perrache : 1976

Église Saint-Nizier : 1306

Église Sainte-Blandine : 1869

Église Saint-André : 1901

Fontaine des Jacobins : 1885

Fresque des Canuts : 1987

Fresque des Lyonnais : 1995

Garage Citroën : 1932

Gare des Brotteaux : 1908

Gare Saint-Exupéry : 1994

Groupama Stadium : 2015

Halle des Cordeliers : 1859

Halles de la Martinière : 1840

Halles Paul Bocuse : 1971

Hôtel de Ville de Lyon : 1672

Hôtel-Dieu : 1761

La Sucrière : 1930

Lycée la Martinière : 1907

Maison de l'Impasse Turquet : env. 1300

Manufacture des Tabacs : 1927

Musée des Beaux-Arts : 1687

Musée des Confluences : 2014 (déc.)

Musée des Miniatures : env. 1350

Opéra de Lyon : 1831

Palais de Justice : 1847

Palais de la Bourse : 1860

Palais de la Mutualité : 1913

Parc de la Tête d'Or : 1861

Patinoire Charlemagne : 1967

Place Bellecour : 1713

Théâtre des Célestins : 1881

Théâtre Gallo-Romain : env. 16 av. J-C

Tour métallique de Fourvière : 1894

Tour Part-Dieu : 1977

Tour Incity : 2016

Université Jean Moulin : 1896

Solutions frise niveau « Curieux » // Pour un jeu en mode collaboratif



Théâtre Gallo-Romain
env. 16 av. J-C



Cathédrale Saint-Jean
1175



Église Saint-Nizier
1306



Musée des Miniatures
env. 1350



Hôtel de Ville de Lyon
1672



Parc de la Tête d'Or
1861



Palais de Justice
1847



Opéra de Lyon
1831



Hôtel-Dieu
1761



Place Bellecour
1713



Basilique de Fourvière
1884



Fontaine des Jacobins
1885



Tour métallique de Fourvière
1894



La Sucrière
1930



Garage Citroën
1932



Groupama Stadium
2015



Musée des Confluences
2014 (déc.)



Cube Orange
2011



Tour Part-Dieu
1977



Échangeur de Perrache
1976

Solutions frise niveau « Connaisseur » // Pour un jeu en mode collaboratif



Théâtre Gallo-Romain
env. 16 av. J-C



Amphithéâtre des Trois Gaules
env. 19 ap. J-C



Basilique Saint-Martin d'Ainay
XI^e siècle



Cathédrale Saint-Jean
1175



Maison de l'Impasse Turquet
env. 1300



Clocher-tour place Antonin Poncet
1677



Hôtel de Ville de Lyon
1672



Collège-Lycée Ampère
1607



Musée des Miniatures
env. 1350



Église Saint-Nizier
1306



Musée des Beaux-Arts
1687



Place Bellecour
1713



Hôtel-Dieu
1761



Opéra de Lyon
1831



Halles de la Martinière
1839



Église Sainte-Blandine
1869



Parc de la Tête d'Or
1861



Palais de la Bourse
1860



Halle des Cordeliers
1859



Palais de Justice
1847



Théâtre des Célestins
1881



Basilique de Fourvière
1884



Fontaine des Jacobins
1885



Tour métallique de Fourvière
1894



Université Jean Moulin
1896

Solutions frise niveau « Connaisseur » // Pour un jeu en mode collaboratif



Église Saint-André
1901



Lycée la Martinière
1907



Gare des Brotteaux
1908



Palais de la
Mutualité
1913



Manufacture
des Tabacs
1927



Halles Paul Bocuse
1971



Patinoire
Charlemagne
1967



Barres de
Moncey Nord
1965



Garage Citroën
1932



La Sucrière
1930



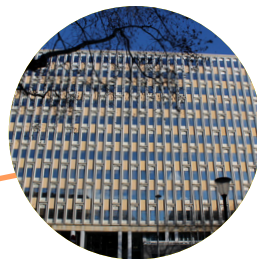
Échangeur de
Perrache
1976



Tour Part-Dieu
1977



Fresque des Canuts
1987



Cité Administrative
d'État
1988



Gare Saint-
Exupéry
1994



Archives
Départementales
2014 (sept.)



Centre Commercial
Confluence
2012



Cube Orange
2011



Cité Internationale
2006



Fresque des
Lyonnais
1995



Musée des
Confluences
2014 (déc.)



Groupama Stadium
2015



Tour Incity
2016

Le Théâtre Gallo-Romain (env. 16 av. J.-C)

Malgré des indices assez approximatifs, on situe ma construction lors des séjours d'Auguste à Lugdunum (ancien nom de Lyon), dans les années 16, 15 et 14 av. J.-C. Cette date me place parmi les premiers théâtres édifiés en Gaule romaine, avec celui d'Arles !

Je suis agrandi par la suite à la fin du I^{er} siècle ou au début du II^e siècle, ce qui me permet d'accueillir jusqu'à 10 000 spectateurs. Abandonné à la fin de l'Empire romain, je suis transformé en carrière et fortement endommagé puis, complètement enseveli au Moyen Âge, je tombe dans l'oubli...

Heureusement, je suis finalement repéré par hasard à la fin du XIX^e siècle ! Un chantier archéologique débute avec le soutien du maire Édouard Herriot, qui crée pour cela un service dédié, l'atelier municipal des fouilles.

Aujourd'hui, je forme avec mes voisins (l'Odéon antique, le pseudo-sanctuaire de Cybèle et le musée gallo-romain) un site archéologique remarquable, véritable emblème du Lyon antique !



L'Amphithéâtre des Trois Gaules (env. 19 ap. J.-C)



Aujourd'hui, les lyonnais te diront que je me situe au pied de la colline de la Croix-Rousse, mais à l'époque de ma construction, j'étais situé au confluent du Rhône et de la Saône !

Construit en 19 après J.C., je mesurais initialement 67 x 42 mètres, et étais capable d'accueillir environ 1800 spectateurs. Ce n'est rien comparé à ma version agrandie au II^e siècle, qui me fait monter à plus de 20 000 spectateurs ! J'étais initialement consacré au rassemblement annuel des peuples, ainsi qu'aux fêtes populaires sanglantes (combats de gladiateurs et de bêtes féroces, massacres), puis accueille ensuite des jeux de cirque.

Si pendant deux siècles, la colline où je me trouve joue un rôle de rassemblement important, elle perd ensuite cette fonction. Ce déclin est peut-être lié au fait que le confluent est repoussé vers le sud de la ville, mais aussi aux divers pillages et incendies subis à l'époque. Inutilisé depuis la fin du III^e siècle, je suis alors recouvert de vignes et de jardins...

Des premières fouilles entre 1818 et 1820 révèlent le pourtour de mon arène, mais il faut attendre 1960 pour que des fouilles sérieuses soient entreprises avec l'appui de Louis Pradel, maire de Lyon. Ces fouilles vont permettre d'enfin me débarrasser du jardin botanique sous lequel je suis enseveli pour me révéler aux lyonnais !

La Basilique Saint-Martin d'Ainay (XI^e siècle)

Avant tout, il est important de comprendre que je suis constituée d'un ensemble de bâtiments. Le plus ancien est ma chapelle, dédiée à Sainte Blandine. Les dernières fouilles archéologiques la datent au XI^e siècle ! Elle n'est par ailleurs pas alignée au reste sur les plans, ce qui confirme qu'elle était là bien les autres.

Mon clocher porche, que tu vois sur la photo, a été construit au siècle suivant avec de gros blocs de calcaire provenant des monuments romains de Lyon. Les trois étages de ce clocher sont marqués par des corniches sculptées, des frises de terres cuites et des arcs caractéristiques de l'art roman.



À la fin du XVI^e siècle, mes bâtiments sont très endommagés. L'église Saint-Martin, l'un de mes rares vestiges, devient église paroissiale puis, sous la révolution, elle sert même de grenier à fourrage pendant une dizaine d'années ! Au XIX^e siècle, après toutes ces péripéties, on se questionne sur mon devenir. Il faut dire que je suis dans un sale état... Destruction, restauration ? Heureusement, on opte pour la deuxième option, et je suis prise en main par les architectes Pollet et Questel qui me restaurent dans un style roman plus pur.

Aujourd'hui classée monument historique, je suis la seule église romane du XI^e siècle encore présente à Lyon (ce qui n'empêche pas que différents styles soient ajoutés lors de mes agrandissements et restaurations).

La Cathédrale Saint-Jean (1175)

Portée par trois archevêques* successifs au moment où la tendance architecturale passe du roman au gothique, je suis un projet de longue haleine. Le premier, Guichard de Pontigny, me commence dans le style roman de l'époque. Le suivant, Jean Belles-Mains, tente de m'insufler un souffle gothique, mais n'en maîtrise pas totalement les ressorts techniques. Enfin, grâce à l'évolution des savoir-faire et à la prise en main par Renaud de Forez, je me transforme pour prendre mon visage actuel, très reconnaissable.



Ma construction s'étale donc sur trois siècles, de 1175 à 1480 ! Malheureusement, mon emplacement contraint, entre colline et rivière, ainsi que les luttes politiques à Lyon durant cette époque, m'ont empêché de disposer d'un terrain aussi vaste que mes concepteurs l'auraient souhaité.

Fortement endommagée par les guerres de religion, puis par la Révolution française et le siège de Lyon en 1793, je suis restaurée au XIX^e siècle. C'est l'architecte Tony Desjardins qui va donner un élan inédit à ma restauration : de son point de vue, les travaux doivent sublimer mon aspect médiéval pour faire de moi une « cathédrale idéale » reflétant l'esprit gothique du XIII^e siècle. Ses plans, qui prévoient de relever ma charpente d'y ajouter des flèches, sont néanmoins fortement critiqués et ne seront pas tous réalisés.

* un archevêque est à la tête de plusieurs diocèses et s'occupe généralement de la construction des édifices religieux.

Au XX^e siècle, mes travaux se poursuivent, avant d'être interrompus par la guerre. En septembre 1944, je suis endommagé par le retrait des troupes allemandes, qui brisent la plupart de mes vitraux. La remise en état de mes verrières, puis des façades et de l'aménagement intérieur, seront finalement réalisées de la seconde partie du XX^e siècle jusqu'à nos jours. Aujourd'hui, suite à l'impact de la crise sanitaire, ma restauration intérieure n'a pas encore pu être achevée.

Les maisons de l'Impasse Turquet (env. 1300)



Cachées dans une impasse discrète donnant sur la montée du Gourguillon, dans le Vieux-Lyon, nous sommes les seules maisons médiévales à posséder encore des galeries anciennes à pans de bois sombre !

Petite anecdote : la dénomination de notre impasse remonte au Moyen-Âge et fait honneur à un marchand Lyonnais d'origine piémontaise, Etienne Turquet (Turchetti), qui devient fabricant et promoteur de la soie à Lyon. Il réussit tellement qu'il est considéré comme un pionnier à l'origine de l'industrie de ce commerce qui, pendant plus de quatre siècles, fait la renommée et la fortune de Lyon ! À l'époque, il se raconte donc qu'on ne disait pas « riche comme Crésus » à Lyon, mais « riche comme Gadagne » ou « riche comme Turquet » !

L'Église Saint-Nizier (1306)

Localisée au cœur de la Presqu'île, je serais l'une des églises les plus anciennes de Lyon. On ne sait que peu de choses sur l'ancienne église de Saint-Nizier, qu'il s'agisse de son plan ou sa localisation. En revanche, on peut dater mon bâtiment actuel, qui remonte au début du XIV^e siècle. En 1306, l'archevêque* (p.7) de Lyon, Louis de Villars, fait de Saint-Nizier une collégiale en charge de la paroisse de la Presqu'île. Les chanoines seront abrités dans mon cloître, qui s'étend entre le sud de mon église et la rue de la Poulallerie.



L'état de vétusté de mon église entraîne alors une série de travaux de reconstruction. La date de début des travaux est incertaine : on suppose néanmoins qu'ils débutent à la fin du XIV^e siècle. En parallèle de l'édification de mon clocher, ma nef est reconstruite, suivies des premières chapelles latérales. Au cours du XVI^e siècle, la nef est prolongée et couverte pour partie, ainsi que le chœur.

En 1562, alors que mes travaux sont encore en cours, je subis comme de nombreuses églises de Lyon l'arrivée des troupes protestantes qui entrent dans la ville. Très endommagée, je suis prise en main en 1578 par l'architecte Jean Vallet qui est chargé de reprendre ma construction selon les plans d'origine. Mon portail, ainsi que le bas-côté sud seront alors achevés. La façade renaissance, tout comme la tour sud, restent néanmoins inachevées et ne seront terminées qu'au XIX^e siècle : ce retard explique les différences que tu peux observer entre mes deux tours.

Le Musée des Miniatures et du Cinéma (env. 1350)



Avant de commencer, il faut savoir que je ne suis devenu musée que récemment, en 2004. Avant cela, j'étais une simple auberge médiévale, composée du bâtiment donnant sur la rue Saint-Jean, qui a été construit à la moitié du XIV^e siècle.

Vers 1516, un second corps de logis d'inspiration Renaissance, celui que tu vois sur la photo et qui donne sur ma cour, m'est greffé. Il est composé de trois galeries superposées, composées chacune d'arcades toscanes reposant sur des colonnes à chapiteaux plats. C'est à ce moment que je deviens la Maison des Avocats et que je prends ma forme actuelle.

Au début du XIX^e siècle, je deviens immeuble de location : c'est le début d'une lente dégradation. En 1968, ma démolition est programmée : heureusement, La SEMIRELY (Société de Restauration du Vieux Lyon) m'acquiert et me sauve de la destruction ! Seuls deux immeubles seront démolis, dégagant l'espace de l'actuel jardin public ainsi qu'une vue sur ma cour.

L'Ordre des Avocats commence ma restauration en 1979 et réhabilite tout le bâtiment. Il est finalement vendu en 2004 pour laisser place au Musée des Miniatures et du Cinéma.

Le Collège-Lycée Ampère (1607)

Mon histoire remonte à près d'un siècle avant l'apparition de mon bâtiment existant, en 1519, lorsque la confrérie de la Trinité décide d'ouvrir une école dans une grange qu'elle possède sur l'actuel passage Ménéstrier. Premier collège mixte de France, j'accueille les poétesses Louise Labé et Pernette du Guillet.

C'est finalement Étienne Martellange, frère Jésuite et architecte de renom, qui réalise les plans de mon édifice actuel, dont la première pierre est posée en 1607.

200 chambres pour les pensionnaires, ainsi que de nombreuses facilités (boulangerie, pharmacie, barbier...) sont construits. Suite à un incendie en 1644, de nombreux bâtiments sont détruits : la reconstruction dure près de 10 ans.

En 1834, l'installation en mon sein des facultés de lettres, sciences et théologie requiert des agrandissements : c'est ainsi qu'est construite ma galerie sur voûte au-dessus du passage Ménéstrier par l'architecte Flachéron, qui relie mon lycée au pensionnat. La passerelle du Collège est construite en 1844 par l'ingénieur Félix-Napoléon Garrella à la demande d'habitants de l'Est du Rhône souhaitant permettre à leurs enfants et élèves de franchir le fleuve en toute sécurité. Dynamitée en 1944, elle est aussitôt reconstruite.



L'Hôtel de Ville de Lyon (1672)

En 1646, les consuls lyonnais souhaitent se doter d'un bâtiment plus grand et prestigieux : c'est à ce moment que l'on confie ma conception à l'architecte Simon Maupin. Commencés en 1646, mes travaux ne se terminent qu'en 1672. Je suis alors considéré comme le plus vaste et le plus somptueux des hôtels de ville français de l'époque ! Mes décors, admirés par les étrangers, illustrent l'importance de la ville de Lyon dans le royaume de France. Ma pierre de construction témoigne elle aussi de ma richesse et provient de quatre origines différentes : la pierre de Villebois (Ain) pour les soubassements, et les pierres de Seyssel, de Cleysy et de Saint-Cyr pour l'édifice.

Deux ans après mon achèvement, je suis néanmoins victime d'un incendie. Le feu détruit la Grande Salle des fêtes et la chapelle, et détériore certaines de mes parties comme mon beffroi, mon escalier d'honneur ou encore ma toiture. Après des plans qui ne seront pas réalisés par manque de fonds, je serais enfin restauré de 1701 à 1703 par Jules Hardouin-Mansart et Robert de Cotte. En plus de la restauration des espaces endommagés, les architectes s'attachent à moderniser le bâtiment conformément aux goûts de l'époque : cela passe par la modification de la toiture, des balcons et le changement du campanile en un dôme.



Après un petit siècle de tranquillité, je vais subir d'importantes dégradations. Véritable symbole du pouvoir en place, je suis endommagé par la Révolution de 1789 et le siège de la ville en 1793. Durant la période révolutionnaire, je deviens une cour de justice où l'on juge ceux que l'on soupçonne d'être des contre-révolutionnaires. S'en suivent un nouvel incendie en 1803 puis un usage en tant que caserne durant la révolution de 1830 qui me laissent dans un état terrible. Heureusement, le préfet Claude-Marius Vaïsse va lancer dès son arrivée en 1853 une restauration complète de mon bâtiment, qui sera menée jusqu'à 1869 par l'architecte Tony Desjardins.

Le Clocher-tour place Antonin Poncet (1677)

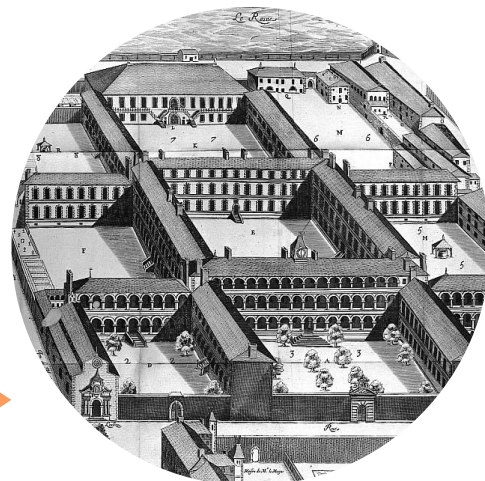


Construit d'après un croquis du Bernin, je suis la seule partie restante de l'ancien hôpital de la Charité de Lyon !

Pour la petite histoire, l'hôpital de la Charité était un édifice autrefois destiné à recevoir les enfants orphelins et les indigents. Construit d'après des plans d'Etienne Martellange, frère Jésuite et architecte de renom à l'origine de l'actuel Collège-Lycée Ampère, il était composé d'un vaste ensemble de quatorze corps de bâtiments reliés entre eux et séparés en neuf cours ! Comme il s'agit d'un hospice destiné aux déshérités, on lui préfère un style austère. Les travaux débutent en 1617 et s'étalent sur quinze ans. Pour ma part, je n'apparais que plus tard, en 1677, en remplacement du clocher d'origine trop instable.

Après de vives critiques quant à la salubrité des locaux de l'hôpital de la Charité, l'hôpital Édouard Herriot est construit à Grange-Blanche. En 1933, les services y déménagent, et la destruction de l'ancien édifice commence. On me réservait le même sort, mais une pétition naît pour me défendre, moi, clocher de l'hôpital. Elle regroupe près de 9 000 signatures et est suivie d'un don anonyme pour ma sauvegarde. C'est ce qui entraînera en 1935 le choix d'Édouard Herriot, qui décide finalement de me préserver.

Ancien l'Hôpital de la Charité. Source : Bibliothèque Nationale de France ▶



Le Musée des Beaux-Arts (1687)



Avant la construction du palais Saint-Pierre puis ma transformation en musée, mon site était occupé par une abbaye connue au Moyen Âge sous le nom de « monastère des filles de Saint-Pierre ». L'espace occupé était vaste et débordait sur les rues actuelles, comme tu peux l'observer sur la peinture plus bas.

C'est finalement l'abbesse Anne de Chaulnes qui décide de reconstruire cette abbaye. Avec l'édification de l'Hôtel-de-Ville, il s'avérait nécessaire de dessiner une belle place des Terreaux, elle profite donc de l'occasion pour demander une subvention à la ville visant à construire un nouveau monastère : c'est à ce moment que naissent mes premiers plans, issus du célèbre architecte de la ville d'Avignon, François Royer de la Valfenière.

Ma vie de monastère prend fin avec l'expulsion de mes moniales sous la Révolution Française, en 1792. Ma proximité à l'Hôtel de Ville joue alors en ma faveur et je ne serais ni détruit, ni vendu : à la place, on décide de me convertir en lieu de conservation des objets d'arts provenant des séquestres révolutionnaires. Le musée s'installe dans mon aile Sud et j'abriterai également la bourse de commerce durant un temps, avant qu'elle ne déménage en 1860 pour rejoindre le palais de la Bourse inauguré cette même année.

La place des Terreaux au XVII^e siècle avec l'Hôtel de Ville et, à gauche, l'ancien monastère des filles de Saint-Pierre. Source : patrimoine-lyon.org ▶



La Place Bellecour (1713)

Bien avant ma construction, à l'époque gallo-romaine, mon site était déjà occupé par les marchands qui en auraient fait un foyer commercial au centre de la vie active de *Lugdunum*. Néanmoins, à cette période, le quartier n'étant qu'une île de terres alluviales, un jour, une crue majeure emporta toute ces constructions, ne laissant derrière elle qu'un terrain vague qui ne tarda pas à devenir un dépôt d'ordures.



Au Moyen âge, il n'y pas de tradition de places monumentales en raison de la rareté du terrain à l'intérieur des enceintes fortifiées : Lyon n'a donc pas de place toute désignée. À cette époque, mon emplacement ne comprend qu'une zone marécageuse, transformée en décharge publique et envahie régulièrement par le débordement du Rhône et de la Saône.

À la fin du XII^e siècle, mon site commence à être entretenu : c'est d'abord l'archevêque de Lyon qui y tient un jardin appelé *bella curtis* (beau jardin) puis, au XIII^e siècle, on y installe un pré avec des bergeries, le Pré de Belle Cour.

À l'époque de la Renaissance, les places réapparaissent en tant que lieux de rencontres où l'on voit et où l'on se fait voir. Le pré existant est alors fauché pour devenir une place publique et, en 1643, on m'aménage pour éviter que je ne me transforme en marécage à la moindre pluie. Louis XIV me donne le titre de place royale et, en 1686, la ville ordonne de construire une statue équestre du roi, projet qui ne sera finalement réalisé qu'en 1713 par le sculpteur Martin Desjardins. Renommée « place Louis le Grand », je suis alors ceinturée de façades dessinées par l'architecte du roi Robert de Cotte, et deviens une véritable vitrine de la ville.



Bellecour et l'église de la Charité, avant la Révolution. — Au moment de la bénédiction les passants se mettent à genoux.

La place Bellecour et l'église de la Charité avant la Révolution. Source : archives de Lyon.

Le vent tourne néanmoins sous la Révolution : renommée « place de l'Égalité », ma statue est détruite et fondue afin d'en faire des canons et mes façades Est et Ouest sont détruites. C'est sous la Restauration que l'on reconstruit les emblèmes monarchiques disparus : en 1825, une nouvelle statue équestre réapparaît en mon centre et je redeviens « place Louis-le-Grand »... Jusqu'en 1830, où les nouveaux plans urbanistiques de Lyon me donnent le nom de Bellecour et renforcent mon prestige en faisant de moi le point de départ de grandes artères.

Aujourd'hui, je continue de garder une grande importance dans la culture des lyonnais : en plus du symbole que je représente, je suis un lieu majeur de rassemblements, qu'ils soient politiques, culturels ou sportifs.

L'Hôtel-Dieu (1761)

Je suis construit de 1741 à 1761 en agrandissement de l'ancien Hôtel-Dieu, dont il ne reste plus rien aujourd'hui. Conçu par l'architecte Jacques-Germain Soufflot dans un style classique, ma façade en pierre de taille blanche des Monts d'Or fait de mon hôpital un véritable monument. Mon grand dôme est construit dès 1755 afin de permettre le renouvellement de l'air dans les immenses salles communes.



Fortement endommagé par plusieurs incendies et les bombardements en 1793, ma fermeture est envisagée. Cela n'aura finalement lieu qu'au début du XX^e siècle, mes espaces ne convenant plus à la médecine moderne. On envisage même de me démolir pour ne garder que la façade donnant sur le Rhône : cette destruction, en même temps que celle de l'Hôpital de la Charité, permettrait de compenser les investissements pour la construction de l'hôpital Édouard Herriot. Heureusement, mon classement en tant que monument historique remet en question ce projet de démolition.

Durant la Seconde Guerre mondiale, je suis endommagé par la destruction du pont de la Guillotière qui brise mes vitraux, puis l'incendie de mon grand dôme, qui ne sera reconstruit que dans les années 60 par manque de fonds.

Jusqu'à octobre 2010, j'étais encore un centre hospitalo-universitaire. Néanmoins, afin de me valoriser davantage en tant que monument, l'hôpital a été définitivement fermé et tous ses services ont été transférés dans d'autres établissements des Hospices Civils de Lyon.

L'Hôtel-Dieu au XVIII^e siècle. Source : patrimoine-lyon.org ►



Dans le nouveau projet, inauguré en 2018, je suis reconverti partiellement en hôtel de luxe, avec des rez-de-chaussée destinés aux activités commerciales, comme prévu dans les plans de Soufflot. Le reste du site est occupé par des activités tertiaires et un centre de conventions, et mes cours intérieures sont ouvertes au public.

L'Opéra de Lyon (1831)

Avant mon arrivée, un premier Grand Théâtre se trouvait sur ce même emplacement. Construit derrière l'Hôtel de Ville de Lyon par l'architecte Jacques-Germain Soufflot et inauguré en 1756, il était très apprécié des lyonnais. Sa façade était classique d'inspiration italienne, inspirée du théâtre de Vicence réalisé par Palladio, surmonté d'une large corniche et d'une balustrade, et sa salle ovale était spacieuse.



En 1824, la ville rachète le Grand Théâtre pour l'agrandir... mais finit par le détruire en 1826 pour en bâtir un nouveau. Les architectes Jean Pollet et Antoine-Marie Chenavard sont alors choisis par la mairie pour ce projet, qu'ils imaginent dans un style néo-classique : c'est comme ça que naît la partie ancienne de mon bâtiment. Finalement, après nombre d'imprévus et de querelles entre les architectes (Pollet finira même par quitter le chantier), je suis inauguré en 1831. À cette date, mes travaux ne sont pas encore achevés et le budget est déjà dépassé, ce qui suscite de vives critiques. Pour ne rien arranger, je ne comporte que 1800 places, contrairement aux 2400 prévues.

Malgré des travaux menés au cours du XIX^e pour m'ajouter des places et éviter l'affaissement de mon plafond trop lourd, je commence à sérieusement me détériorer. La ville finit par lancer en 1986 un concours visant à me restaurer, que remporte l'architecte Jean Nouvel. Mon intérieur est alors entièrement vidé et, afin d'établir un dialogue entre histoire et modernité, mon enveloppe est surmontée d'un dôme en verre contemporain. Ce dôme émet le soir une lumière rouge, modulée en fonction de l'intensité de l'activité à l'intérieur. Ce nouvel opéra sera inauguré en 1993.

Les Halles de la Martinière (1839)

Ce qu'il faut savoir, c'est que j'avais initialement une soeur jumelle : René Dardel, architecte de la ville en charge de ma conception, avait imaginé non pas une, mais deux halles ! Achevées en 1839, nous étions situées de part et d'autre de la rue de la Martinière.

Nos imposantes colonnes en pierre à chapiteau rappellent l'architecture des temples grecs antiques. Nous sommes construites avec des matériaux de choix : dans le programme, René Dardel recommande l'emploi du sable le plus fin pour les enduits et les crépissages, des moellons de Couzon ainsi que de la chaux de pierre de Saint-Germain pour le béton, et des lattes de chêne pour les plafonds ainsi que des tuiles creuses de la meilleure qualité de Bourgogne.

Les Halles de la Martinière après leur construction.
Source : patrimoine.auvergnerhonealpes.fr



Après notre restauration en 1869 par Tony Desjardins, architecte en chef de la ville, ma soeur jumelle, la halle sud, est détruite par un incendie en 1873. Reconstituée en 1874, elle est finalement de nouveau détruite en 1903 pour permettre l'élargissement de la rue de la Martinière.

S'il ne reste aujourd'hui plus que moi, je n'en reste pas moins le plus vieux marché couvert de Lyon !

Le Palais de Justice (1847)

Situé sur un lieu consacré à la justice depuis le XI^e siècle, mon histoire remonte bien avant ma construction ! C'est au sein de la "maison de Roanne", qui comprenait sur mon emplacement une maison de justice et une prison, que seront données successivement la justice cléricale (du temps où elle était sous l'autorité de l'archevêque) puis la justice royale, jusqu'à la révolution.

En 1622, un incendie détruit en grande partie ces bâtiments. Ils seront reconstruits entre 1630 et 1643, mais se délabreront tout de même au fil du temps. Dans les années 1820, on décide finalement de construire un nouveau palais de justice.

Cette période est celle du néoclassicisme, où l'architecture antique est largement imitée : pour preuve, en France, neuf des palais de justice de cette période seront bâtis selon le modèle d'un temple antique ! À Lyon, c'est Louis-Pierre Baltard qui se charge du projet dès 1824 et dessine mes premiers plans : il y prévoit un bâtiment en deux grandes parties (justice et prison) délimitées par une salle des pas perdus (côté Saône).

Terminé en 1847, ma composition et ma décoration font de moi un édifice majestueux, qui reflète les valeurs d'ordre, de fermeté et d'équité dont je suis le garant. Œuvre principale de l'architecte, je reflète le concept "d'art total" qu'il prônait : il a conçu mon bâtiment, mais aussi tous mes décors et mon mobilier, créant ainsi une harmonie totale.

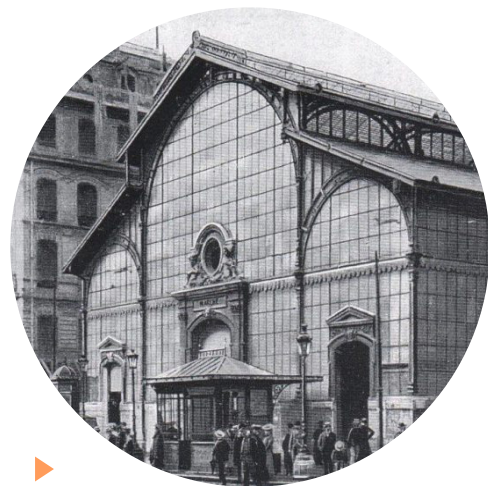


Apport majeur de la Révolution industrielle à l'architecture du XIX^e siècle, ma toiture centrale est faite de dômes métalliques. S'ils sont peu visibles, ils permettent en revanche de dégager de vastes espaces sans piliers à l'intérieur.

A la fin du XX^e siècle, je suis considéré comme inadapté à l'ensemble des activités que je comporte. On décide alors de construire un nouveau palais de justice dans le quartier de la Part-Dieu. Je ne garderai que la cour d'appel et la cour d'assises, le tribunal de grande instance, le tribunal d'instance et le tribunal de commerce de Lyon étant transférés à la Part-Dieu en 1995.

La Halle des Cordeliers (1859)

Bien qu'il ne reste aujourd'hui plus rien de moi, j'ai bel et bien existé. Créée plus d'un siècle avant l'arrivée de mes remplaçantes, les Halles Paul Bocuse, j'ai longtemps été le cœur de la gastronomie lyonnaise. Laisse-moi te raconter un peu mon histoire ! Pour ça, nous allons voyager dans le quartier des Cordeliers, au début du XIX^e siècle...



La Halle des Cordeliers (ou Halle Antoine Sallès).
Source : Archives Municipales de Lyon.

Véritable cœur de la vie marchande lyonnaise, le quartier des Cordeliers offrait un panel assez représentatif de la gastronomie locale dans les années 1800. Il y avait le marché aux volailles, rue de la Poulaille, le marché aux grains, rue Grenette, et c'est sans compter celui des rives de la Saône, où les étals débordaient de légumes et de fruits, de viandes et de cochonnailles.

Puis, un beau jour, le Préfet Vaisse décide de moderniser la Presqu'île : c'est là qu'apparaissent le Palais de la Bourse et la future rue de la République. Il faut dire que nous sommes sous le Second Empire, dans la période haussmannienne où la capitale se voit transformée, et Lyon n'échappe pas à cette folie des grandes percées. Ce vent de renouveau génère le projet d'un vaste marché couvert, juste à côté du Palais de la Bourse : c'est là que j'arrive. Dessinée par l'architecte Tony Desjardins, les travaux de ma grande nef métallique commencent en 1858 et durent un an.

Je suis inaugurée en 1859 et là, c'est le début d'un siècle de prospérité. Imaginez-vous mes belles années... Les arômes de beurre, de poisson frais et de volailles se mêlaient à ceux des champignons, entrecoupés par les cris des marchands, les rires et les discussions. Véritable dédale d'odeurs et de saveurs, se promener entre mes rangs, c'était expérimenter en quelques instants toutes les richesses de la culture lyonnaise de l'époque. Mon rayonnement était tel qu'une multitude de bistrotts sont apparus dans les rues adjacentes, attirant une diversité d'habitants.

L'histoire aurait pu se perpétuer longtemps encore mais, malheureusement, je n'ai pas duré autant que je l'aurais espéré. Un siècle plus tard, on commence à dire que je suis trop petite et trop vétuste, sans compter les problèmes d'hygiène que je pose. C'est ainsi que le maire de l'époque, Louis Pradel, décide de me démolir pour créer une nouvelle halle à la Part-Dieu, quartier alors en plein essor. Dans la folie du bétonnage de l'époque, je suis remplacée par un grand parking silo. Si cela vous paraît aberrant aujourd'hui, il ne faut pas oublier qu'à l'époque, l'avènement des voitures transformait complètement les villes, en France et à travers le monde.

Vous ne me croyez pas ? Vraiment ? Eh bien, dans ce cas, rendez-vous à la place des Cordeliers. Vous y trouverez une rue portant le même nom que moi, la rue Antoine Sallès. Créée lors de ma construction, elle me longeait jadis et est aujourd'hui la seule trace qu'il reste de mon passage...

Le Palais de la Bourse (1860)

Pendant que le préfet Haussmann transforme Paris, c'est le préfet Vaisse qui s'occupe de Lyon. Son programme de rénovation urbaine prévoit de nombreuses démolitions visant à remplacer le réseau de rues étroites et tortueuses par un réseau de larges voies de circulation. L'objectif est double : en plus d'assainir la ville, cela permettra aussi aux cavaleries de combattre plus efficacement les insurrections populaires.



Ce projet sera mené avec les architectes en chef de la ville se succédant : René Dardel, Tony Desjardins puis Gustave Bonnet. Dans le cadre de l'embellissement de la Presqu'île, le percement de la rue Impériale reliant la place de la Comédie à la place Bellecour (devenue par la suite rue de la République) et la construction d'un palais du Commerce, emblème économique de la ville, sont des projets phares.

C'est ainsi que mon architecte, René Dardel, me donne le visage d'un édifice imposant occupant un vaste rectangle à l'angle de deux grandes artères. Il faut dire que je suis destiné à réunir sous un même toit la Chambre et le Tribunal de Commerce, le Conseil des Prud'hommes, la Compagnie des Agents de change, celle des Courtiers en soie et en marchandises ainsi qu'un Musée d'Art et d'Industrie. À une certaine époque, j'ai même accueilli le Crédit Lyonnais et des magasins ! Mes travaux, commencés en 1856, s'achèvent en 1860, et marquent le début d'une longue prospérité...



Pour l'anecdote (pas des plus joyeuses, je le reconnais), ma façade ouest a été le triste témoin de l'assassinat du Président Sadi Carnot, le 24 Juin 1894. Une dalle rouge insérée dans le sol ainsi qu'une plaque marquent l'emplacement de l'attentat, au 21 rue de la République.

Aujourd'hui, je n'abrite plus d'activité boursière, mais la Chambre de Commerce et de l'Industrie de Lyon (CCI), qui organise régulièrement des événements. Certains sont publics : c'est l'occasion de venir admirer mon immense vestibule ou les décors opulents de mes salles !

◀ Le hall du Palais de la Bourse. Source : Le Petit Paumé

Le Parc de la Tête d'Or (1861)

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'appellation de « Tête d'Or » précède de loin ma création : elle me vient d'une légende qui raconte que des trésors, dont une tête de Christ en or, auraient jadis été enfouis sur mes terres par des croisés ou des barbares. L'histoire détaille même qu'en 1855, une voyante aurait été engagée pour retrouver ce trésor mais que cette quête n'aurait pas abouti.



Certains racontent également que des canuts auraient découvert la tête en creusant le lac sur mes terres bien plus tard, générant d'importants conflits pour s'emparer du trésor. Face à cette violence, la tête du Christ aurait alors pleuré, remplissant tout le lac. À ce jour, mon mystère n'a toujours pas été percé, et cette histoire de trésor caché continue d'interroger bien des lyonnais...

Pour arriver à mon aménagement, il faut retourner au début du XIX^e siècle. Nous sommes en plein courant hygiéniste et la mairie de Lyon aspire à une ville qui permette aux citadins de respirer du « bon air ». C'est à ce moment que l'on décide de m'aménager, dans l'idée d'offrir un jardin aux lyonnais qui n'en ont pas. À l'origine, je n'avais pas de clôture : elle ne sont apparues qu'en 1888, pour devenir les hautes grilles que nous connaissons. Ma partie zoologique et mon jardin botanique arrivent également plus tard, en 1865 et 1887, et ma roseraie au siècle suivant, en 1961.

Aujourd'hui, avec mes 117 hectares de superficie, je suis le plus grand parc urbain de France ! Bon, certes, je ne peux pas rivaliser avec le Central Park de New-York et ses 300 hectares mais, quand même, nous avons été inaugurés la même année alors, si ce n'est pas une coïncidence...

L'Église Sainte Blandine (1869)

Au XIX^e siècle, le quartier de Perrache se densifie. Il y a de plus en plus d'habitants et cette hausse se fait ressentir dans l'église d'Ainay, qui ne suffit plus pour accueillir tout le monde. La municipalité réserve alors une superficie pour la construction d'une grande église... Mais bon, quel emplacement ! À cette époque, il n'y a pas grand monde de l'autre côté des rails. Pour vous dire, je suis si isolée que l'on me nommera avec humour « Sainte-Blandine hors les voûtes » et même « Sainte-Blandine au désert » !

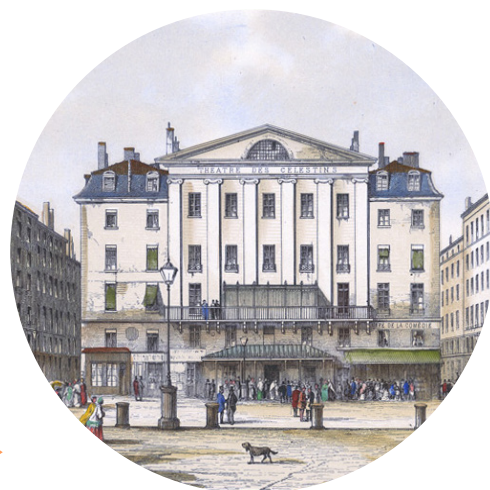


Pour mon enveloppe, l'architecte Clair Tisseur choisit un style néogothique. Il insiste sur le choix des matériaux, en préconisant les moellons de Couzon comme matériau principal de maçonnerie. Mon chantier démarre en 1863 et s'achève en 1869. Le manque de moyens empêche la réalisation de ma flèche ; elle est finalement construite grâce à un don du curé de la paroisse en 1890.

Le Théâtre des Célestins (1881)

Il faut savoir qu'avant mon arrivée, le site était occupé par des moines Célestins (d'où mon nom actuel...). Ils y installent leur couvent au début du XV^e siècle, mais cet édifice connaîtra trois incendies majeurs au siècle suivant. Finalement, la réforme des ordres monastiques entraîne la suppression de ce couvent en 1778.

Le Théâtre des Variétés, ancêtre du Théâtre des Célestins.
Source : theatredescélestins.com



Deux nouvelles rues sont percées le long de la parcelle (actuelles rues Charles Dullin et Gaspard André) et le site de l'ancien couvent est très convoité : on décide finalement d'y construire une salle de spectacle. C'est là que naît le Théâtre des Variétés, mon ancêtre. Inauguré en 1792, il est plus petit que moi et est bordé de part et d'autre d'habitations.



Après un temps de fermeture entre 1833 et 1838, le Théâtre des Variétés est finalement ravagé par un incendie en 1871. C'est suite à cette catastrophe que je vois le jour, imaginé par l'architecte Gaspard André.

J'ouvre mes portes en 1877 mais, de nouveau, le sort s'acharne et je suis ravagé par un autre incendie ! Heureusement, mon architecte ne se laisse pas démonter et je suis reconstruit à l'identique et inauguré en 1881. Je coule depuis des jours heureux : classé à l'inventaire des Monuments Historiques en 1997, j'ai bénéficié en 2003 d'importants travaux de rénovation et de sécurisation.

La Basilique de Fourvière (1884)

L'histoire commence en 1168, avec deux chapelles érigées au sommet de la colline de Fourvière : l'une dédiée à la Vierge Marie, l'autre à Saint Thomas. Au milieu du XVIII^e siècle, on agrandit la chapelle de la Vierge et on la relie à celle de Saint Thomas par un vaste espace constitué de quatre travées et d'arcatures intérieures en bois encore présentes aujourd'hui.



En 1852, le clocher est surmonté par La Vierge Dorée, œuvre de Joseph Fabisch, inaugurée le 8 décembre. Cette statue en bronze doré à la feuille d'or mesure 5,60m et pèse plus de trois tonnes ! Ce soir-là, les Lyonnais décident spontanément de mettre des lampions à leurs fenêtres : c'est ce geste qui est à l'origine des illuminations du 8 décembre (aujourd'hui devenue Fête des Lumières).

Au fil des siècles, le sanctuaire devient trop petit pour accueillir les nombreux pèlerins : au XIX^e siècle, on commence alors à envisager de construire une basilique, et le projet de Pierre Bossan est retenu. Néanmoins, il ne débute pas immédiatement : à l'époque, en 1870, on redoute à Lyon l'approche des troupes prussiennes. Afin de protéger la ville, le cardinal promet à la Vierge une basilique si l'ennemi n'entre pas. Lyon étant épargnée, la parole est tenue et ma première pierre est posée en 1872, marquant le début d'un chantier colossal qui ne se terminera qu'en 1884.

Mon architecture très particulière me vaut de nombreux admirateurs, mais aussi de très vives critiques. D'inspiration byzantine, elle fait suite aux voyages de Pierre Bossan à Palerme, mais mêle également les styles roman et gothique, dans une œuvre architecturale originale difficilement classable. Les décors muraux des façades sont le fruit de plusieurs dizaines d'années de travail par divers sculpteurs et certains décors ne sont toujours pas achevés !

Le savais-tu ? En 1643, alors que la peste menace la ville de Lyon, les échevins (assistants du maire à l'époque) font le vœu de monter à Fourvière chaque année si l'épidémie s'arrête. Leur vœu est exaucé et depuis, chaque 8 septembre, un cortège accompagné du maire de Lyon perpétue cette tradition en montant à la Basilique.

La Fontaine des Jacobins (1885)

Mon histoire commence en 1556, lorsque l'emplacement situé au nord de l'église des Jacobins, qui accueille des marchés depuis 1514, devient place publique. De forme triangulaire, cette place est fermée par des murs et constitue le point d'aboutissement d'une des artères principales de la ville médiévale, la rue Mercière.



Dans le cadre des travaux de réaménagement de la Presqu'île, cette place est totalement recomposée. Une nouvelle rue, la rue de l'Impératrice (aujourd'hui rue Édouard Herriot), est ouverte entre la place des Terreaux et la place Bellecour. La place, également renommée place de l'Impératrice, prend alors sa forme actuelle (plus ou moins carré et non plus triangulaire), et accueille une première fontaine. Je n'apparais que lorsque cette première fontaine devient obsolète. Deux concours sont lancés en 1878 pour choisir mes concepteurs : un premier pour le dessin de mon projet global, confié à l'architecte Gaspard André, et un second pour la conception de mes quatre statues, remportée par le sculpteur Degeorges.

Mes statues, achevées en 1885, représentent quatre personnages lyonnais correspondant à un art et à un siècle particulier chacun :

- Philibert Delorme, représentant de l'architecture et du XIV^e siècle,
- Gérard Audran, pour la gravure et le XVII^e siècle,
- Guillaume Coustou, sculpteur du XVIII^e siècle
- Hippolyte Flandrin, peintre et figure du XIX^e siècle.

La Tour métallique de Fourvière (1894)

En 1889, l'Exposition universelle de Paris voit naître le monument le plus symbolique de la capitale : la Tour Eiffel. Dressée sur le Champ-de-Mars, cette architecture uniquement composée de métal impressionne les visiteurs du monde entier. L'oeuvre de Gustave Eiffel va alors en inspirer beaucoup d'autres, comme à Lyon, où l'Exposition universelle, internationale et coloniale qui doit se tenir au parc de la Tête d'Or offre l'occasion de suivre cet exemple.



C'est dans ce contexte que je suis conçue. Construite en 1894 sur la colline de Fourvière, je mesure 85 m pour une masse de 210 tonnes ! Ce site, le plus haut de la ville, est choisi pour offrir aux visiteurs une vue panoramique sur la ville et les pavillons de l'Exposition. Ancrée dans 7 200 tonnes de maçonnerie, je suis composée de 2 100 fermes métalliques qui forment une architecture relativement semblable à celle du troisième étage de la tour Eiffel. Après avoir servi d'observatoire pendant un temps, je suis cédée à RTF en 1953 et sers depuis ce jour d'antenne radio et TV.

Aujourd'hui, certains Lyonnais me surnomment la « tour Eiffel » et une rumeur raconte que j'aurais été construite par Gustave Eiffel mais, malgré ma ressemblance avec son oeuvre majeure, je dois bien avouer que je n'ai aucun lien de parenté avec elle.

L'Université Jean Moulin (1896)

Mon histoire est somme toute assez récente : si les principales villes se dotent d'universités dès le XIII^e siècle, ce n'est pas le cas de Lyon, qui n'a pas un long passé universitaire. Mis à part quelques établissements, comme le Collège de la Trinité, la ville est avant tout marchande et, en construisant des universités, on craint que les jeunes se détournent du commerce et de l'industrie.



Ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'apparaissent les facultés de sciences, lettres, droit, médecine. Les quatre étaient gérées de façon isolées, avant d'être regroupées en une Université de Lyon : c'est là que mes bâtiments monumentaux sont érigés sur des terrains vides le long des quais du Rhône. C'est Abraham Hirsch, architecte en chef de la ville de Lyon, qui se voit confier la réalisation de mon gigantesque projet.

Finalement, ma grande Université sera scindée en 3 dans les années 1970, avec une division par disciplines. La répartition se fait entre les campus de Grange Blanche, de La Doua, de la Manufacture des Tabacs et de Bron. Afin de desservir ces nouveaux bâtiments et de les relier à la Presqu'île, le pont de l'Université sera inauguré en 1905.

L'Église Saint-André (1901)

Dans les années 1840, mes terrains appartenaient à une famille de brasseurs de la Guillotière, jusqu'à ce qu'ils ne décident de les céder à des proches afin d'y construire une église. Imaginée par l'architecte Jean-Baptiste Ballet, cette première église n'est néanmoins pas terminée et se voit fermée par des briques et des portes clouées.



En 1854, la commune de la Guillotière est rattachée à Lyon et le maire de l'arrondissement adresse une lettre au préfet où il signale que cette église ne permet pas la célébration du culte, la pluie pénétrant par le toit. La population étant en pleine croissance, il propose de récupérer l'église à titre gratuit, pour que la ville se charge de l'achèvement et l'agrandissement de l'édifice.

L'architecte en chef de la Ville et du diocèse de Lyon, Tony Desjardins, préconise la démolition et la reconstruction de cette église plutôt que son achèvement. Néanmoins, en 1855, l'aménagement du cours Saint-André (actuelle rue de Marseille) et de la rue Chabrol (actuelle rue Sébastien-Gryphe), qui bordent la parcelle de l'église, complique le projet d'agrandissement prévu. Une fois mes terrains acquis, en 1860, il dessine mes premiers plans et mes travaux débutent l'année suivante. En 1866, je commence à être meublée, mais seule une partie de mon projet est réalisée en raison du fort endettement de la paroisse. L'ancienne église persiste alors et sert d'entrepôt mais, à cause du manque d'entretien, elle menace ruine.

Elle est finalement détruite en 1897 et la construction de ma nef et ma façade, confiés à Paul Desjardins, peuvent commencer. Je suis inaugurée en 1901, sans le clocher prévu par Tony Desjardins qui se voit réduit de 10 mètres. L'exiguïté du terrain ne le permettant pas, je n'ai pas de parvis.

Le Lycée la Martinière (1907)

Dans son testament, l'officier Claude Martin dédie une partie de son héritage à la fondation d'écoles pour les enfants des deux sexes, à Lyon et en Inde. La Ville de Lyon accepte, mais l'ouverture de la section féminine de la Martinière est plus longue. En 1872, les jeunes filles étudient dans un local 20, rue Royale, mais les conditions s'avèrent vite insuffisantes et insalubres. La Ville et le Conseil d'administration de la Fondation Martin recherchent alors une solution pour accueillir dignement les élèves féminines de la Martinière.



Mon projet est alors confié aux architectes François Clermont, en charge du nouveau quartier de la Martinière, et Eugène Riboud. Se jouant de l'espace exigu, les architectes me donnent un visage élégant, avec des matériaux comme la pierre de taille et les poutrelles métalliques. Les deux ailes rectangulaires, semblables à des bras accueillants, s'ouvrent sur la cour et la rue et sont desservies par un escalier central. À l'intérieur comme à l'extérieur, mes décorations emploient le vocabulaire caractéristique de l'époque : l'Art nouveau, que l'on retrouve dans la grille très ornée qui ferme la cour du côté de la rue, ou dans le foisonnement décoratif sur les parties aveugles.

La Gare des Brotteaux (1908)

Mon histoire commence en 1858, lorsque la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée (PLM) construit le terminus de sa ligne Lyon - Genève. Ouverte le 1er juin 1859, cette gare, appelée Gare de Genève, est rapidement raccordée à celle de Perrache. Située dans l'enceinte du fort des Brotteaux, elle est d'abord construite en bois afin de pouvoir être démontée rapidement en cas de conflit.



Le déclassement du fort des Brotteaux permet par la suite de construire une nouvelle gare : c'est là que j'apparais. Dans la foulée, la ligne de train est surélevée afin de ne plus gêner la circulation. Commencés en 1904, mes travaux sont terminés en 1908 et l'ancienne gare est détruite.

Inspirée par la Gare d'Orsay, je suis dans l'ère du temps avec mes ferronneries et toitures en verre d'inspiration Art nouveau. Et ma salle des pas perdus, alors... Véritable mise en scène, elle est décorée des murs au plafond par des volutes, feuillages, pommes de pin, fleurs et fruits sculptés, entourant les écussons des villes de Genève, Paris, Marseille et Nice. On y trouve également des tableaux, comme celui de Charles Lacour, qui représente la ville de Marseille vue du port.

Malheureusement, ma durée de vie en tant que gare ne sera pas bien longue : en 1983, avec l'arrivée du TGV, on me préfère la gare de Lyon-Part-Dieu située 700 mètres plus au sud, entraînant ma fermeture au public. Ma marquise, grande halle métallique, a été démontée en 1985. Classée aux monuments historiques de l'UNESCO en 1982, je suis réhabilitée en 1988. À l'instar de mon quartier qui s'est beaucoup rajeuni, je suis aujourd'hui investie par plusieurs bars et boîtes de nuit, faisant de moi un lieu clé de la vie nocturne lyonnaise.

Le Palais de la Mutualité (1913)

Construit par l'architecte François Clermont, je suis une commande de la Ville de Lyon qui cherche à établir un siège aux sociétés mutualistes et de retraite. Ma façade affiche de larges baies surmontées d'une sculpture symbolisant la mutualité, accompagnée de l'inscription : «Tous pour un, un pour tous », le tout dominé par un campanile. En plus d'être le siège de mutuelles, je suis aujourd'hui aussi un espace de conférences et d'expositions.



La Manufacture des Tabacs (1927)

Je suis construite en remplacement de l'ancienne manufacture située à Perrache, sur le site de l'actuel lycée Récamier. C'est l'ingénieur en chef du Service central des manufactures de l'état, Joseph Clignet, qui est chargé de ma conception et ma construction. Ma façade colorée, où les briques jaunes et oranges dessinent des lignes horizontales, me distingue des autres manufactures.



Mes travaux débutent en 1912 mais sont interrompus par la 1^{ère} Guerre Mondiale et, bien que je sois mise en service en 1927, mon chantier ne sera terminé qu'en 1932.

Ma durée de vie de manufacture ne sera pas bien longue, la production de tabacs cessant en 1987. Je serai alors acquise par la Communauté Urbaine de Lyon afin d'être reconvertie en campus universitaire. En 1992, c'est le début d'un nouveau chantier qui durera 13 ans. L'architecte retenu pour cette opération est Albert Constantin. Afin de pouvoir accueillir un maximum d'étudiants, il démolit une partie de mes bâtiments pour construire 15 amphithéâtres, un auditorium et 7 grandes salles de cours. En complément, deux sculptures majeures seront conçues par Josef Ciesla : le voilier de l'imaginaire, dans la cour nord, et la fontaine Empreintes et Résurgences, en hommage à Jean Moulin, dans la cour sud.

La Sucrière (1930)

Située au bord de la Saône, je suis l'un des seuls bâtiments historiques demeurant dans la quartier de la Confluence !

Tout commence en 1925, lorsqu'un premier entrepôt est construit. Surélevé en 1927, il est cédé à la Chambre de Commerce et accueille l'Entrepôt réel des sucres indigènes. Néanmoins, des fissures dans le plancher apparaissent dès 1929 : c'est à ce moment que je suis construit, plus au Sud.



Grand entrepôt de trois étages et d'une surface totale de presque 6 000 m², mes grands planchers sont en béton. En 1952, je suis loué à la Société Berger «Le Bon Sucre» qui s'occupe de la transformation et du conditionnement des sucres. En 1960, cette société m'agrandit en construisant un deuxième entrepôt communiquant avec l'ancien. En 1976, la Chambre de Commerce construit mes 3 silos au sud, afin de décharger les péniches apportant du sucre en vrac et d'alimenter les installations de broyage et tamisage.

L'entreprise ferme finalement à la fin de 1993 et je reste inutilisé. Puis, dans les années 2000, des travaux sont entrepris afin d'aménager un espace d'exposition dans la partie de l'entrepôt par le cabinet Z Architecture. Dans le cadre de cette rénovation, je suis rebaptisée «La Sucrière». Aujourd'hui spécialisée dans l'accueil d'expositions et d'événements publics ou privés, je suis depuis 2003 l'un des sites majeurs de la Biennale d'art contemporain de Lyon.

Le Garage Citroën (1932)



Pour me situer, je suis implanté au croisement de la rue de Marseille et de la rue de l'Université, dans le 7^e arrondissement. Construit entre 1930 et 1932 en béton armé par Maurice-Jacques Ravazé, qui était à la tête du service d'architecture de Citroën, je témoigne de l'architecture fonctionnaliste de l'entre-deux-guerres.

À mon ouverture, je revendiquais le titre de « plus grande station service du monde » avec un garage pouvant accueillir mille voitures ! En plus de mon organisation, pensée pour répondre aux impératifs du travail à la chaîne, mon esthétique n'est pas laissée pour compte : mes façades vitrées ouvertes sur la rue et mes tourelles sont icônes.

Parmi la vingtaine de constructions de même style élevées en France pour Citroën, je suis de loin le garage le plus imposant, mais aussi le seul subsistant aujourd'hui.

Malgré les contestations de la société Citroën, qui redoute une perte de liberté dans sa gestion des lieux ainsi que des travaux trop coûteux, je suis inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1992. La nuit, je suis même illuminé dans le cadre du « plan lumière », comme tous les monuments marquants de la ville !

Les Barres de Moncey Nord (1965)

Plutôt mal aimées des lyonnais, nous sommes les seules réalisations du vaste projet d'urbanisme Moncey-nord à avoir vu le jour. Selon les plans, le projet prévoyait d'implanter une dizaine d'autres immeubles comme nous. Le tout relié par des cheminements dans une sorte de grand jardin public, en inspiration du système d'habitation imaginé par Le Corbusier.



Ce plan est finalement abandonné, nous laissant seules au milieu du quartier de la Part-Dieu, où nous pouvons sembler venues d'ailleurs. Il faut dire qu'avec nos dimensions colossales de 135m de long et 53m de haut, nous ne passons pas vraiment inaperçues ! Caractéristiques de l'architecture internationale et des principes de Le Corbusier, nous séparons les niveaux de circulation des piétons et des voitures grâce à notre surélévation sur pilotis. Notre béton est laissé brut de décoffrage et le maillage de nos façades, d'un dessin rigoureux, est d'une grande sobriété. Pour cette raison, nous bénéficions aujourd'hui du label « patrimoine du XX^e siècle ».

La Patinoire Charlemagne (1967)

Mon histoire à moi commence en 1964, lorsque le conseil municipal de Lyon projette de construire une patinoire. Commandée en 1967, je profite de l'occasion de la candidature de la ville aux Jeux Olympiques. Je suis alors construite dans des matériaux modernes tels que le béton armé, le verre et l'aluminium.



Malgré que Lyon n'ait pas été retenue pour les JO, mes dimensions n'en restent pas moins olympiques (60x30m), faisant de moi l'une des plus grandes patinoires de France !

Après des travaux d'extension en 2001, j'ai été rénovée en 2006-2007 afin de m'adapter aux réglementations de sécurité et d'accessibilité des personnes handicapées, et d'améliorer mes performances énergétiques. Aujourd'hui, je suis inscrite dans l'inventaire rhônalpin des bâtiments du XX^e siècle ayant un intérêt architectural et devant être valorisés et ai servi de modèle à d'autres bâtiments sportifs de l'agglomération lyonnaise, comme les piscines de Vaise et de Mermoz.

Les Halles Paul Bocuse (1971)

Mon histoire commence en 1957, date où Louis Pradel arrive à la mairie. Le nouveau maire a de grandes ambitions pour Lyon et veut en faire une ville moderne, saine et renouvelée. La voiture prenant de plus en plus de place en ville, il estime qu'il faut lui donner les moyens de l'investir pleinement. Il choisit alors de détruire la grande Halle des cordeliers, d'utiliser l'espace disponible pour construire un grand parking.



En parallèle, il déplace les Halles à la Part-Dieu, ce nouveau quartier qu'il souhaite rendre moderne et attractif : c'est à ce moment que je suis construite. En dépit de ma localisation moins centrale, je fais l'unanimité chez les commerçants qui apprécient l'air conditionné, mes installations neuves et mes parkings proches.

Envie d'en savoir plus ? Rendez-vous à la page 15 pour l'histoire de l'ancienne Halle des Cordeliers !

L'Échangeur de Perrache (1976)

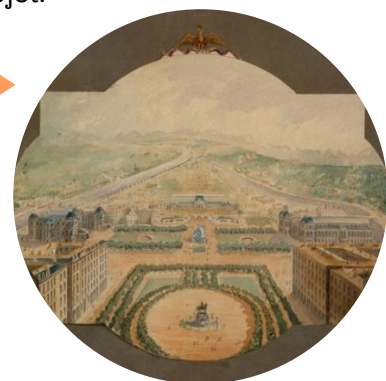


▲ Cours du Midi et côteau de Saint-Just. Source : Archives Municipales de Lyon.

Vous connaissez le cours de Verdun ? Mais si, vous savez, cette voie prise en sandwich entre l'échangeur et la gare SNCF, celle qui passe devant l'icône Brasserie Georges.

Saviez-vous qu'il était autrefois surnommé "la plus belle promenade de la ville" ? Créée en 1770 sous le nom de «cours du Midi» et aussitôt très apprécié, tous les architectes souhaitent le conserver. Il est d'ailleurs tellement prisé qu'un projet de palais impérial y est développé en 1853. Malheureusement, la chute de l'empire met fin à ce projet.

Perspective du projet de Palais Impérial de 1853. Source : girlstakelyon.com



Voici à quoi ressemblait ce fameux cours du Midi : une large avenue bordée d'arbres qui longeait la gare de Perrache et la reliait à la place Carnot, sur laquelle il faisait bon se promener.



Mais ça, vous vous en doutez, c'était avant que j'arrive... En effet, c'est en 1972 que je rentre en jeu : avec le plan national d'aménagement autoroutier qui s'engage, le besoin de relier Paris à Marseille se fait chaque fois plus urgent. Alors que l'on prévoit de faire arriver l'autoroute à Lyon, le projet d'un centre d'échange commence à émerger et Louis Pradel, maire de l'époque, s'y investit personnellement. Il faut dire que le moment est plutôt propice pour lui, les finances publiques abondantes lui permettant de mener à bien de gros projets comme le mien.

C'est l'architecte René Gagès qui est choisi pour mon projet, concepteur de plusieurs bâtiments icônes à Lyon et ses environs, comme la cité de Bron-Parilly ou encore le Centre Liberté Gabriel Péri (CLIP), à la Guillotière. Malheureusement, bon nombre de ses réalisations ne font pas l'unanimité et je n'échappe pas à la règle. Dès mes débuts, je suis loin d'être vu d'un bon œil par la population lyonnaise : mon style est critiqué et je suis qualifié de « verrue » ou de « Connerie du siècle », au grand désespoir de mon architecte.

Ce que les gens oublient, c'est que je suis complètement inédit pour mon époque et, aujourd'hui encore, il existe peu de centres d'échanges de mon envergure en plein centre-ville. Sur mes différents niveaux, j'héberge des routes, des autoroutes, 1600 places de parking, des taxis, je combine métro, tram et bus, tout en les reliant directement à la gare. Sans oublier que, sur mon toit, je suis surmonté d'un volume vitré qui abritait autrefois l'ELAC, Espace Lyonnais d'Art Contemporain (avant la création du Musée d'Art Contemporain à la Cité Internationale) ainsi que des jardins offrant une vue panoramique sur Lyon.

Enfin, de toute façon, malgré les critiques qui me sont adressées, ma destruction est impossible : pour cela, il faudrait couper toute la circulation pendant des mois ! Des plans sont néanmoins en cours pour fluidifier ma traversée, comme le montre la création récente d'un axe de traversée pour les mode doux dans la voûte Ouest de la gare.

La Tour Part-Dieu (1977)

Ma construction est à l'initiative de plusieurs groupes financiers, dont le Crédit lyonnais. Dans le cadre de la réalisation du quartier de la Part-Dieu, on décide de construire une tour de bureaux pour signaler la présence de ce centre et en référence aux fameux Gratte-Ciel de Villeurbanne.



Conçue par le cabinet américain Araldo Cossutta & Associates et construite entre 1972 et 1977, je mesure 164,9 mètres de haut. À ma livraison, j'étais le 4^e plus haut bâtiment de France et, jusqu'à la construction de la tour Incity (surnommée « la gomme »), qui atteint 200 m de hauteur, j'étais la plus haute tour qui ne soit pas située en Île-de-France !

Selon les souhaits de l'architecte, mon sommet environne la hauteur de la basilique Notre-Dame de Fourvière. De forme cylindrique, mon dernier étage est surmonté d'une pyramide transparente de 23 m de haut, qui me vaut le surnom de « Crayon ». Cette dernière permet à la lumière naturelle de pénétrer en mon centre, creusé comme par une mine de crayon. Cette comparaison n'est par ailleurs pas anodine : en effet, à l'époque, il s'agissait de la tour du Crédit Lyonnais, où les comptes étant tenus par le fondateur de la banque, au crayon à papier.

La Fresque des Canuts (1987)

Réalisée par la *Cité de la Création* en 1987, je suis devenue un véritable emblème du quartier de la Croix-Rousse. À l'époque, je suis l'une des premières réalisations de cette petite SCOP de la banlieue lyonnaise, qui sera par la suite à l'initiative de nombreuses fresques icôniques. Plus grand trompe l'oeil d'Europe lors de ma réalisation, je suis ce que mes concepteurs appellent une « fresque identitaire » dont le but est de montrer l'essence du quartier de Croix-Rousse.



Il faut savoir que, si aujourd'hui les murs peints font parti intégrante du patrimoine lyonnais, à l'époque, j'étais une nouveauté ! Sur mes 1200 m² de mur, j'image le quartier des «Canuts», ouvriers travaillant la soie au XIX^e siècle dans leurs immeubles typiques, avec leurs grandes fenêtres et leur hauteur sous plafond visant à accueillir les métiers à tisser. Fidèle représentation du quartier, je rencontre dès mes débuts un grand succès.

Ma particularité, c'est que je suis évolutive : actualisé en 1997 puis en 2013, je me renouvelle pour tenir compte des transformations du quartier. Par exemple, dans ma dernière réactualisation, j'ai intégré des éléments de la ville équitable et durable à laquelle Lyon aspire : ainsi, l'une des façades a été végétalisée et des jardins ouvriers ont été intégrés dans le centre des escaliers. Mes personnages, eux aussi, sont vieillis : par exemple, un jeune homme qui portait son vélo est devenu jeune papa en 1997, peint aux côtés de sa petite fille. Puis, en 2013, ce même papa a été représenté en train de pousser un Vélo'v, accompagné de sa fille de 17 ans et d'un autre garçon d'une quinzaine d'années. Tout cela vise à donner un côté vivant à la fresque, à l'image de ce quartier en évolution constante.

La Cité Administrative d'État (1988)



Malgré mon côté imposant, pas sûr que tu aies déjà réellement fait attention à moi... Il faut dire que, dans le quartier de la Part-Dieu, je suis loin d'être le seul bâtiment imposant dans ce style. Constituée de sept bâtiments variant du R+3 au R+11, mon ossature est en béton armé. Imaginai-tu qu'au départ, on me prévoyait même une tour de 31 étages ? Finalement, pour des raisons budgétaires et de complexité du chantier, la tour a été abandonnée. À l'époque, mon aménagement intérieur est plutôt innovant : je propose de grands plateaux ouverts, ancêtres des actuels *open spaces*. Les avantages cités étaient nombreux : meilleure ambiance de travail et donc meilleur rendement des fonctionnaires, fatigue moindre, confort moderne, surfaces optimisée...

Malheureusement, vous ne pourrez bientôt plus m'observer le long de la rue Garibaldi : mon bâtiment sera démolé en 2024 au profit d'une nouvelle cité administrative d'état. La raison ? Apparemment, je ne suis plus adaptée au fonctionnement actuel des administrations et je n'offre plus des conditions de travail et d'accueil du public satisfaisantes.

La place libérée accueillera d'autres administrations, des logements et des commerces, ainsi qu'un nouvel espace vert, prolongement de la place du Lac jusqu'au pied du Crayon et des chemins piétons vers la nouvelle entrée du centre commercial.

La Gare Saint-Exupéry (1994)

J'arrive une vingtaine d'années après l'aéroport, construit de 1971 à 1975 et agrandi en 1992. L'idée : faciliter l'intermodalité train-avion.

La double formation d'artiste et d'ingénieur de mon concepteur, Santiago Calatrava, se retrouve dans mon architecture audacieuse qui allie forme et structure avec brio. Visible plusieurs kilomètres à la ronde, j'évoque pour certains un oiseau, pour d'autres un oiseau prenant son envol.



Ma structure est faite de deux voûtes en béton, associées à de grandes verrières pour une luminosité optimale. Je suis traversée sous mon abri par cinq voies ferrées, dont deux enfermées dans un tube central. Réservé aux trains qui traversent la gare sans s'y arrêter, ce tube isole les voyageurs du bruit et des effets de souffle produits par leur vitesse.

La Fresque des Lyonnais (1995)



Autre oeuvre de la *Cité de la Création*, groupe d'artistes présenté avec la petite histoire de la Fresque des Canuts, je suis située à l'angle du 49, quai Saint-Vincent et du 2, rue de la Martinière, dans le 1^{er} arrondissement de la ville.

As-tu déjà remarqué que je mettais en scène des personnages réels ? Pour ma conception, les artistes ont répertorié près de 250 personnalités historiques lyonnaises, liste qui leur a servi à sélectionner les 24 noms des « Illustres » composant la fresque. Parmi eux, on peut citer Saint Exupéry et le Petit Prince, Louise Labé, Auguste et Louis Lumière ou encore L'Abbé Pierre.

La Cité Internationale (2006)

En 1984, avec le déménagement de la foire de Lyon (Eurexpo) à Chassieu, un vaste site se retrouve libéré, prêt à accueillir une nouvelle opération d'urbanisme. Après plusieurs concours, c'est finalement l'architecte Renzo Piano qui est retenu ce grand projet. C'est ainsi qu'il me conçoit avec le paysagiste Michel Corajoud, comme un véritable morceau de ville immergé dans la nature s'étirant entre le Rhône et le parc de la Tête d'or sur plus de 20 hectares.



Je suis imaginé comme un pôle tertiaire, culturel et touristique regroupant des bureaux, des salles de conférences, des hôtels, un casino, le Musée d'art contemporain de Lyon, des cinémas et un auditorium, et je relie tous ces programmes par une rue piétonne intérieure semi-couverte. Côté logements, je comprends cinq pavillons, avec au total 500 habitations. Mes façades en terre cuite sont complétées par une deuxième peau extérieure en verre, qui rappelle les serres du parc et permet de réguler ma température intérieure.

Après plus de 10 ans de chantier (les travaux ayant commencé en 1993), l'inauguration de l'Amphithéâtre en 2006 met un point final à mon vaste projet urbain.

D'ailleurs, le saviez-vous ? Avec mon revenu fiscal médian par ménage de 61 013 € en 2010, on peut dire que je suis le quartier le plus aisé de Lyon !

Le Cube Orange (2011)

Facilement repérable de par ma forme et ma couleur, j'incarne l'un des jalons de la reconquête du quartier de la Confluence. Situé sur l'ancien site portuaire du quai Rambaud, j'avoisine les anciennes halles des Salins du Midi, reconverties en haut lieu de la gastronomie. Pour ma part, j'accueille le siège du promoteur Cardinal ainsi que le showroom du distributeur de mobilier RBC.



Dans leur recherche de transparence et de transmission optimale de la lumière, mes architectes Dominique Jakob et Brendan MacFarlane ont choisi de creuser la figure cubique imposée par le plan d'urbanisme. Ce trou crée ainsi un vide dans mon bâtiment et permet de faire entrer la lumière et l'air jusqu'au cœur de mes bureaux.

Bien que cela ne se voie pas, ma structure est en béton armé : à l'intérieur, les poteaux permettent de dégager un espace ouvert et lumineux pour mes bureaux. Mes tôles de parement, celles qui me donnent ma couleur et mes motifs caractéristiques, permettent par ailleurs de contrôler mes apports solaires.

Le Centre Commercial Confluence (2012)



Situé en bordure de la Darse, sur le site d'une friche industrielle, mon design est largement inspirée des codes de la marine, paquebots, hublots et mobiliers. Conçu par l'architecte Jean- Paul Viguier, je suis repérable par ma toiture transparente constituée de coussins d'air en ETFE (Éthylène TétrafuoroÉthylène, matériau complètement recyclable). Le jour, cette toiture matelassée éclaire mon intérieur et, la nuit, c'est elle qui est éclairée. Conçu comme un espace ouvert, mes magasins sont compris dans des sortes de pavillons largement ouverts sur l'extérieur avec, en haut, de larges terrasses qui dominent la ville.

Mon design intérieur est ludique, marqué par le confort et l'éveil des sens, avec par exemple de grandes sculptures végétales. Savais-tu par ailleurs que j'ai été le premier centre commercial français à obtenir la certification BREEAM (label évaluant la performance environnementale des bâtiments) niveau « *very good* » ? Quelques exemples m'ayant permis d'améliorer mes performances est la ventilation naturelle de mes espaces communs, qui n'utilisent ni climatisation ni chauffage, ou ma toiture en ETFE qui laisse passer environ 90% de la lumière naturelle.

Les Archives Départementales (2014)

Savais-tu que la création des Archives départementales et métropolitaines remonte à la période révolutionnaire ? Tout commence en 1796, lorsqu'une loi ordonne le regroupement des archives des administrations, tribunaux et organismes de l'Ancien Régime. Malheureusement, en dépit de cette loi, ces archives sont longtemps conservées dans des conditions déplorables et souffrent de déménagements effectués sans précaution.



Dès le début de leur stockage, mes archives ont eu une vie plutôt... nomade ! Parmi leurs lieux de vie, on peut citer l'ancienne préfecture, la nouvelle préfecture, les combles puis la cave de l'hôtel de ville... Finalement, elles s'établissent durant un temps dans un ancien couvent chemin de Montauban qui, par manque de place, est complété par un second rue Servient, inauguré en 1987.

En 2014, mes archives quittent ces deux sites pour investir un bâtiment tout neuf à la Part-Dieu : c'est moi ! Ma conception est innovante car, pour la première fois, on me conçoit comme un bâtiment culturel et non pas uniquement de stockage. Ainsi, en plus de préserver les documents, mon aménagement est optimisé pour permettre au public de venir les consulter. Visible et facilement reconnaissable, je suis divisé en trois parties : un socle ouvert au rez-de-chaussée qui invite le public à entrer ; un volume dont la couleur dorée rappelle celle de la tranche des livres anciens et qui abrite mes 71 km d'archives ; puis un couronnement vitré offrant des bureaux lumineux.

Le Musée des Confluences (2014)

Tout commence en 1999, avec le lancement du concours pour la création d'un nouveau musée. Celui-ci est prévu en remplacement de l'ancien Musée Guimet d'histoire naturelle, autrefois situé proche du Parc de la Tête d'Or. Parmi les nombreux participants, ce sont les architectes du cabinet viennois *Coop Himmelb(l)au* qui sont retenus. Leur projet propose de faire de moi un emblème de la ville, un bâtiment fort au visage futuriste.



Néanmoins, ma construction, débutée en 2003, rencontre plusieurs imprévus : parmi eux, on peut citer des travaux de renforcement supplémentaires liés à mon sol trop instable et inondable, ou des désaccords entre les architectes, l'entreprise de construction et les maîtres d'oeuvre qui mèneront à un arrêt total des travaux pendant 7 mois. Finalement, après un retard de près de dix ans et un dépassement du budget à hauteur de cinq fois son montant initial qui ne manquera pas de susciter les critiques, je suis enfin inauguré le 20 décembre 2014 !

Mon bâtiment est composé de deux parties. La première, appelée le « cristal », s'ancre dans le sol à travers un socle en béton ainsi qu'un énorme vortex qui stabilise l'ensemble de la structure et fédère les espaces de circulations. La deuxième, appelée le « nuage », s'émancipe de cette base pour donner quelque chose de plus aérien. On y retrouve les espaces d'exposition reliés à des passages vitrés, ainsi que deux points de vue. Tout au long de mon parcours, la transparence et l'ouverture permettent de profiter des vues sur les berges du Rhône et la confluence au Sud, les rives historiques de la Saône à l'Ouest, ainsi que la plaine industrialisée et les montagnes à l'Est.

Le Groupama Stadium (2015)

Pour la petite histoire, tout commence en 2007, lorsque Jean-Michel Aulas (président du club) introduit l'Olympique Lyonnais en bourse. Son objectif est clair : lever des fonds pour ce fameux stade dont ils parlent depuis des années. Cette manœuvre rapporte près de 94 millions d'euros, somme qui permettra d'officialiser le projet. Il est alors annoncé pour 2010 à Vénissieux, emplacement qui sera finalement changé pour Décines-Charpieu.



Dès ses débuts, mon projet fait débat. Il faut dire qu'en plus de mon stade, je viens accompagné d'un énorme complexe, l'«OL Land». Ce dernier comprend bureaux, hôtels, pôle de loisirs, un musée et même une clinique : or, un tel projet nécessite des infrastructures de transports considérables pour un secteur jusque là peu desservi. Finalement, en dépit des contestations, mes travaux sont lancés en 2012. Un deal est fixé : la construction, chiffrée à 450 millions d'euros, sera financée sur des fonds privés, mais les voies d'accès et le prolongement de la ligne T3 du tramway, estimés à 200 millions, seront payés par la collectivité. Ainsi, le fait que Jean-Michel Aulas revendique un stade construit 100% sur des fonds privés sera beaucoup critiqué.

Mon programme, qui ne voit pas les choses à moitié, a souhaité que je puisse accueillir une finale de Ligues des Champions. Ainsi, afin d'obtenir la meilleure note au classement UEFA des stades, mes concepteurs se sont intéressés à de nombreux paramètres : surface du carré VIP, puissance d'éclairage, surface disponible pour les caméras, nombre de sièges de la zone presse... En plus de ces critères, faciliter la circulation du public était un objectif prioritaire. Pour ce faire, mes concepteurs m'ont doté de larges entrées matérialisées par de larges façades vitrées.

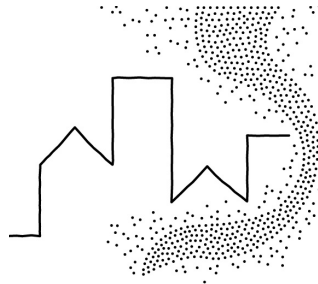
La Tour Incity (2016)

Avec mes 39 étages qui élèvent mon toit à 170m et ma flèche à 200m de hauteur, je suis le plus haut gratte-ciel de Lyon, devant les tours Part-Dieu et Oxygène, et le 3^e plus haut gratte-ciel de France derrière la tour First (La Défense) et la tour Montparnasse (Paris). En plus de tout cela, je suis aussi la première tour HQE (haute qualité environnementale) de centre-ville en France. Pas mal, non ?



Ma construction s'est faite sur le site de l'ancienne tour UAP, haute de 74 mètres qui, lors de sa construction en 1972, était l'un des plus hauts immeubles de Lyon. À peine 20 ans plus tard, en 1994, l'édifice est finalement déserté, jugé obsolète et trop cher à l'entretien - sans compter sa contamination à l'amiante qui menace les usagers. Cette tour des années 70 ne sera démolie qu'en 2010, remplacée par mon gratte-ciel vitré faisant la part belle à la lumière naturelle.

Depuis, j'ai bien pris mes marques dans la skyline lyonnaise, où ma silhouette originale me rend facilement repérable. Certains m'appellent même «la gomme», en référence au fameux crayon de la Part-Dieu. D'ailleurs, savais-tu que, chaque année, la *Tower Run* de Lyon propose aux participants de gravir mes marches le plus vite possible ? Les gains engendrés sont reversés à des associations ou causes humanitaires. Alors, cap de relever le défi ?



Une question, une envie ?

rendez-vous sur semillas.fr
ou contactez-moi :
johanna.raimbault@gmail.com



Derrière Semillas ...

Je m'appelle Johanna et je suis une jeune architecte et animatrice engagée. Convaincue par la portée du collectif, j'ai décidé de relier mes deux domaines d'expertise et de créer ma micro-entreprise, *Semillas*, afin d'aborder l'architecture et l'urbanisme sous un prisme social.

Suite à mes expériences auprès des associations *Robins des Villes* et *Concordia*, je suis aujourd'hui animatrice à la *Maison Pour Tous* et mène en parallèle des projets de sensibilisation et de concertation permettant d'ouvrir les domaines de l'architecture et de l'urbanisme à un public non initié.

Dans ma démarche, je mets un point d'honneur à intégrer les jeunes publics par une approche active et ludique. Mes actions vont de l'animation d'événements ponctuels (Journées Nationales de l'Architecture, rallyes thématiques), à la conduite de projets sur plusieurs séances (projets PEDD).